

Chasseurs de primes

Tout ce qui restait de notre passage était le nuage de poussière soulevé par nos motos et quelques cadavres. Nous traversions la région ouest des nouveaux États-Unis qui n'étaient unis que par leur nom et leur besoin de se refaire rapidement. Les campagnes dévastées des ex-immenses fermes agricoles étaient parsemées de coopératives au service des grandes corporations industrielles qui s'acharnaient à produire suffisamment pour les mégapoles en pleine expansion. Depuis la guerre, les gouvernements avaient fait sécession. Les affaires étaient aux mains de puissantes firmes qui dirigeaient les villes. Le pouvoir central avait disparu, ce qui facilitait les affaires. Certains disaient que les corpos géraient même les nouveaux États. Le marché noir était une conception dépassée. Le marché officiel l'avait englouti. Maintenant, tout se vendait et s'achetait ouvertement. Tout, jusqu'aux organes ou aux êtres complets. Les seules limites étaient celles de la morale. Autant dire que de nos jours, les possibilités que cela offrait surpassaient l'imagination d'une personne saine d'esprit.

Pour cette mission, je m'étais adjoint les services de Ric Grinder, une armoire à glace, coupe en brosse, veste militaire, regard qui tue avec des réflexes de prédateurs. Un type de la vieille école, pas un branque, il savait se servir de son Colt 2027. C'était la version automatique, qu'il graillait de perce-armures ou de balles expansives suivant le besoin. J'avais une confiance relative envers lui. Le genre de confiance qu'on évalue en eurodollars. D'ailleurs, le seul moyen de se fier à quelqu'un était de le payer suffisamment. S'il y avait encore une chose qui était respectée dans ce monde, c'était l'eurodollar. Sauf pour les punks, bien sûr, pour lesquels toute sorte de confiance était exclue. Ce Ric Grinder n'avait pas succombé à la tentation des augmentations à outrance et ne passait pas son temps à se défoncer pour tenir, ce qui était déjà un bon point pour lui. Il arrivait même qu'on ait une discussion de temps à autre.

Un mois plus tôt, j'avais été branché sur un contrat par un type à la réputation correcte. Il avait payé vingt pour cent d'avance, en précisant avec beaucoup de calme et d'assurance qu'il récupérerait la somme, si je décidais de ne pas remplir le contrat. Message reçu cinq sur cinq. De toute façon pour durer dans ce métier, il fallait éviter d'entuber le commanditaire. Surtout quand il payait cache et se déplaçait avec quatre gardes du corps. Quelques jours plus tard, je trouvais ce Ric dans les petites annonces. C'est à dire au bout d'un comptoir, attendant un client pour se faire de l'argent. Nous avons convenu de partager à cinquante-cinquante. C'est moi qui apportais l'affaire, mais son argument pesait dans la balance. En tant que solo expérimenté, c'est lui qui prendrait le plus de risques et qui assurerait notre protection. Ces solos étaient des gros bras qu'on pouvait s'offrir pour effectuer à peu près tout et n'importe quoi, pour une poignée d'eurodollars. Ils étaient faciles à trouver pour qui savait chercher et faciles à repérer pour qui avait l'œil habitué. Nous nous étions mis en route sitôt l'affaire conclue.

Il ne nous fallut que quelques jours pour localiser les quatre que notre commanditaire m'avait commandés. Chaque fois, je payai les services d'un netranner. D'une certaine manière, ces types me faisaient flipper. Certains avaient des discussions plus profondes avec leurs cafetières qu'avec leurs voisins. Ils avaient, comme on pourrait dire, des relations intimes avec certaines choses auxquelles ils se connectaient. Et cette expression qu'ils affichaient quand ils se branchaient à leurs machines me donnait la chair de poule. On dirait une sorte d'extase malsaine. Leurs services me coûtèrent un bras. Façon de parler tellement périmée. Comme si on avait encore besoin de ses bras naturels de nos jours. Ils s'introduisaient dans le réseau des caméras de sécurité, lançaient une reconnaissance faciale et un contrôle des lecteurs biométriques qui étaient utilisés dans beaucoup de lieux pour filtrer les indésirables. Les caméras avaient disparu de l'espace public qui appartenait complètement au public, maintenant que personne ne revendiquait d'autorité dessus. En revanche, la moindre boutique disposait de son système de surveillance et louait sa sécurité à Arasaka, la puissante corpo spécialisée dans la protection des biens et des personnes. Les hackers ne pouvaient pas rester connectés très longtemps ni s'infiltrer dans leur réseau sans être repérés et pris en chasse par les antivirus. Certains netranners jouaient avec le feu et il arrivait de temps en temps que l'un d'eux reste coincé et se fasse griller les

neurones. Un voisin appelait la police quand l'odeur devenait gênante et on le retrouvait assis dans son fauteuil, la bave aux lèvres et du sang séché sous les narines, la cervelle en bouillie. Les plus sérieux prenaient leur temps pour exercer en sûreté. En deux ou trois jours, le pirate informatique nous rendit un fichier avec les lieux fréquentés par les cibles et leurs habitudes, sur les quelques derniers mois. L'opération amputait notre prime de deux mille eurodollars par tête, mais nous faisait gagner beaucoup de temps et l'avance de frais était là pour ça.

Systématiquement, on récupérait quelques pièces sur les corps. Une puce par-ci, une prothèse par-là. On les revendait sur le marché de l'occasion. Ça compensait largement les frais de recherche et ça permettait de disposer rapidement de fonds de fonctionnement pour notre business. La mission consistait uniquement à retirer des personnes gênantes de la circulation. Le commanditaire se foutait de savoir ce que devenaient les corps. C'est comme ça que je préférais travailler. Une mission simple et carte blanche pour la réalisation. Parfois, des corpos fétichistes m'imposaient de les ramener vivant pour leur faire passer un dernier message ou pour montrer leur supériorité. D'autres allaient même jusqu'à me dire comment je devrais procéder sans avoir la moindre connaissance du milieu. Ils me faisaient récolter des tatouages pour garder un souvenir ou ce genre de perversion. Naturellement, ça faisait grimper en flèche le prix de l'intervention.

Rien de tel cette fois, les choses s'annoncent bien. Nous choppons le premier dans une ruelle à la nuit tombée, par surprise. Ric vise la tête, par derrière.

— Ric, mais qu'est-ce que t'as foutu ? On aura du bol si on peut encore la lire. Je te rappelle que ce n'est pas une exécution. Il faut ramener la preuve.

— Mouais. L'habitude. Désolé.

— Désolé, tu parles ! Espèce de bourrin ! Surveille la ruelle, pendant que je m'en occupe.

Je tombe à genoux à côté de la cible et balaie la base du crâne avec mon scanner. L'appareil répond par un « bip » qui me soulage et affiche un code d'identification.

— C'est bon, t'as du bol. Par contre, les prothèses oculaires ont explosé, comme les deux puces d'augmentations et son câble basse impédance a grillé. Tu nous as coûté au moins deux milles avec tes conneries.

— Fais pas chier, je fais mon boulot.

— Ouais, et ben la prochaine fois que tu fais ton boulot comme ça, je le retiens sur ta part.

— Tu veux renégocier le contrat ?

Il se penche au-dessus de moi de toute sa hauteur pendant que j'extrais la puce du cadavre. En relevant la tête, je vois les microleds de sa cyberoptique s'allumer et je perçois la crispation de sa main droite sur la crosse du revolver.

— Nan, façon de parler. On peut rien dire avec toi sans que tu t'énerves.

Je sors la trousse à outils pour extraire le microprocesseur maître. Toute modification commence par celle-ci. Un récepteur de puces greffé sur la moelle épinière qui gère tout ce que vous lui reliez par la suite. Cette puce centrale comporte les informations biométriques personnelles du corps et sert facilement à vous identifier. De nos jours, celui qui n'a pas sa puce biométrique, vous pouvez être sûr que c'est parce qu'il se l'est fait enlever et qu'il ne veut pas être retrouvé. Ça complique beaucoup l'identification de la cible et le paiement. Je ne suis pas à l'abri de me tromper de gars, même de bonne foi. Il suffit que le type change de couleur de peau et je suis marron pour le retrouver. C'est le principal avantage de travailler sur les augmentés. Dans un monde où les images sont falsifiables par n'importe quel geek et où vous pouvez payer pour vous faire remplacer les yeux ou vous faire refaire le visage, vos données ADN ne mentent pas encore et elles tiennent dans une poche. L'inconvénient c'est qu'il faut être prudent, car je ne sais jamais trop sur quoi je vais tomber. Si le gars est un peu parano et a eu l'idée de se faire poser une peau tissée plus résistante ou une puce de réflexe, ou je ne sais quelle connerie qui me complique la vie, je peux vite me retrouver en difficulté.

— C'est fini ?

— Terminé, on s'arrache.

Je me suis un peu emporté sur ce coup-là. OK, faut pas lui demander de réfléchir, mais quand on lui parle pognon, il comprend vite.

Pour le deuxième, nous avons attendu qu'il rentre dans une chambre sordide qu'il loue régulièrement quand il a rempli un contrat. Il est arrivé au bout de ses capacités. Il prend tout ce qui lui tombe sous la main et comme il n'a plus les moyens pour s'en payer de la bonne, ça le ravage. Il en est d'autant plus dangereux et à cran. Avec un morceau comme ça, il vaut mieux s'attendre à tout. A priori, il ne dort plus. On ne peut pas dire pour autant qu'il est toujours éveillé. Nous attendons tout de même que le calme soit complet à l'étage. Au moment de passer à l'action, je me planque contre le mur du couloir. Ric enfonce la porte et se jette à l'intérieur en hurlant des injonctions. À ma grande surprise, aucun coup de feu ne suit. À la place, j'entends un grand fracas de verre brisé. Quand je passe la tête sur le côté du chambranle, j'ai juste le temps de voir la cible traverser la fenêtre de la chambre. Le type imprévisible a bondi d'une chaise sur laquelle il était assis et a sauté dans un réflexe de fuite. Ric lève les mains en me regardant d'un air innocent.

— Ouais, je sais que c'est pas toi, j'ai vu. Faut aller le chercher avant qu'il se barre avec notre prime.

Ric enjambe la fenêtre et descend les trois étages en sautant de balcon en balcon. De mon côté, je me rue dans l'escalier en maudissant la concurrence déloyale de la cybernétique envers les puristes comme moi. Une fois en bas, Ric braque le type qui a une jambe biologique brisée et l'autre cybernétique qui essaie de le relever. Le pauvre est secoué de soubresauts incontrôlables. Il ne doit déjà plus savoir où il est. Je dirais qu'on est arrivé juste à temps. Dans son état, il ne lui restait plus longtemps de toute façon. Il se serait fait dépouiller par n'importe quel punk sans scrupule et la prime nous aurait échappé. Finalement, nous n'avons fait qu'abrèger ses souffrances. Nous récupérons sa jambe, ainsi que son bras, en plus de son microprocesseur, après l'avoir achevé. Ces cyberpsychos sont une vraie plaie pour la société. Ils ne savent pas quand s'arrêter. Ils supportent le premier remplacement, alors ils se disent que ce sera pareil pour le suivant et avant de s'en rendre compte, ils mettent le doigt dans un engrenage infernal. Les produits qui leur permettent de supporter les greffes sont de plus en plus lourds et de plus en plus chers. Ils font des ravages sur les parties biologiques. Parfois, des tremblements apparaissent. Ils sont compensés par d'autres drogues. Pour récupérer plus d'argent, ils doivent prendre de plus en plus de risques et s'augmentent toujours plus. Les cyberpsychos modifient tellement leurs corps par différentes prothèses cybernétiques qu'ils en perdent toute humanité et empathie.

La troisième cible est une femme. Une jeune femme, en fait, parmi un groupe qui fait la fête dans une boîte à la mode. J'ai eu du mal à la cibler avec exactitude. Dans le dossier que le netrunner nous a remis, elle n'a pas deux fois la même tête. Entre les couleurs, et les implants, pas facile de la reconnaître au premier coup d'œil. Il a fallu que je paie de ma personne un peu plus que d'habitude. Cette partie du boulot n'est pas pour Ric. Impossible de passer inaperçu. En fait, ce n'est même pas sûr que les physionomistes le laissent entrer avec sa tête de porte-bonheur. Je m'infiltrerai donc seul dans cette discothèque, je commande un verre, et m'approche discrètement du groupe de jeunes. On n'entend rien et mes prothèses auditives ne sont pas équipées pour filtrer autant de bruit. Je dois effectuer un travail d'approche subtile jusqu'à identifier avec certitude la fille qu'ils appellent Samantha ou le plus souvent, juste Sam. Naturellement, il est impossible d'opérer dans ce genre d'établissement sans déclencher une réaction en chaîne dont les conséquences sont imprévisibles et le résultat incertain. Je décide de ressortir et de faire preuve de patience. Je rejoins Ric.

— On en a pour un moment. Ils s'amusent et ils ne sont pas encore bourrés.

— OK.

Je le regarde en silence surpris par autant de répartie. Je vais ouvrir la bouche, puis finalement je renonce à essayer d'engager une conversation pour passer le temps. Je regarde ma montre tous les quarts d'heure en soupirant. À deux heures du matin, la porte de la discothèque s'ouvre brutalement de l'intérieur. Un jeune sort les deux pieds devant et atterrit sur le trottoir. Un second est expulsé, trébuche sur le premier et s'étend au sol à son tour. L'instant d'après, trois filles et deux garçons se font éjecter.

— Ça y est. La fête est finie. Prépare-toi.

— OK

Cette fois, ils sont bourrés comme il faut. Ils insultent les videurs et les traitent pire que de la merde en titubant et en se rhabillant convenablement pour tenter de garder un semblant de

dignité. La porte de la boîte se referme. Le petit groupe reste là, tout hébété de la situation. Ils échangent quelques remarques acides sur la craignitude de l'endroit et se promettent de ne plus jamais y remettre les pieds avant la prochaine fois. Au moment de la dispersion, nous commençons à suivre la cible. Elle claudique bras dessus, bras dessous avec une amie. Chacune s'efforce de soutenir l'autre pour conserver une marche linéaire. À nouveau, je regarde Ric pour essayer de voir ce qu'il pense de la situation. Chose impossible. Autant interroger un mur de béton.

— Ça craint, elles ne vont pas se séparer.

— Pas grave.

— On ne peut pas les laisser partir. Si elle passe dans le quartier corpo, c'est foutu, on devra attendre qu'elle en ressorte.

— C'est pas un problème

— On va éviter le bain de sang, quand même, hein ?

— Ric soupira. OK.

Les deux filles s'arrêtent de marcher après le coin de la rue. Elles tournent la tête comme si elles cherchent quelque chose. La copine de Samantha, sort un communicateur. Elle parle quelques instants puis le range.

— Elles ont dû appeler un taxi. Ou pire, un chauffeur.

— On y va.

Ric commence à traverser la rue à grandes enjambées, avant de le dire. Peut-être même avant de le penser. Ce type est dans l'action. La réflexion vient ensuite. Je décide de me décaler de quelques mètres avant de changer de trottoir pour couvrir une éventuelle fuite. Ric porte la main à son holster de poitrine en interpellant les filles. À mon tour, je crie pour les déstabiliser. J'attrape la copine et la tire en arrière. Je lui hurle de déguerpir en vitesse si elle veut vivre. Quand je me retourne, Ric a déjà supprimé la cible. À cette heure, quelques punks nous regardent de travers, mais personne ne s'interpose. Je me jette sur elle pour extraire son microprocesseur. Je récupère aussi quelques implants à la mode que les jeunes s'arrachent sur les stands à la sauvette, mais qui ne valent pas grand-chose. Les filles des rues viennent se les faire implanter par groupe de quatre ou cinq. Des ongles en métal aux oreilles de chats ou aux pupilles de toutes les couleurs et toutes les formes avec plus ou moins de fonctions suivant le prix qu'elles y mettent. Celle-là se trimballe en plus avec un crédit tube de sept mille euros. Il nous faudra encore une fois les services d'un netrunner pour les récupérer sans trace. La fille était à peu près clean, pas une paumée de la zone. Je penche pour une fille à papa désœuvrée à qui la vie n'a rien appris. En la regardant, je me demande ce qui la lie aux deux autres. Je sonde fixement Ric du regard en me relevant. Je m'apprête à lui poser la question, comme ça, par curiosité ; je comprends tout de suite que la question ne l'a pas effleuré. Nous repartons sans traîner.

Le quatrième n'a rien d'un cyberpsycho. Nous le cueillons chez lui. Il a un vrai « chez lui », dans un immeuble décent, avec des photos de famille sur les murs et tout, et semble pété de tunes. Il tente même de discuter avant qu'on le tue. Il n'oppose aucune difficulté physiquement. Bizarrement, tous ses implants sont des augmentations psychiques ou intellectuelles. Ce n'est pas ce qui marche le mieux à la revente. Aujourd'hui, tout le monde se fout de parler plusieurs langues. Ce qui compte c'est d'avoir le flingue qui cause le plus fort. Faut pas croire, ce ne sont pas les cas les plus faciles. Au contraire, pour quelqu'un d'un peu sensible, ça peut poser des cas de conscience. Quand vous êtes engagés dans une fusillade, vous finissez par tuer le gars d'en face et au final, vous avez sauvé votre peau, alors que là, si vous commencez à gamberger, à regarder l'album de famille, vous ne finissez pas le travail. Ce n'est pas professionnel. Ric ne se pose pas non plus ce genre de question. Nous respectons quand même ses derniers vœux. Il souhaite que nous fassions cela en dehors de chez lui, pour ménager sa femme et ses enfants. Pour une fois, Ric range son colt sans qu'il ait tiré et on emmène le gars dans un sous-sol pour faire le travail.

Le contrat est rempli, mais ce n'est pas forcément le plus difficile, alors pas question de fêter ça pour le moment. Il reste à se faire payer, et avec ce qu'on transporte, on devient légèrement parano. Il faut dire que nous avons de quoi attirer les convoitises des nomades et

autres opportunistes. N'importe quel solo un peu à la dèche tente sa chance pour nous dépouiller. Deux solutions, soit nous avons été suivis et quelqu'un veut s'approprier le fruit de notre labeur, soit nous avons été balancé. Dans ce cas, mes doutes se tournent immédiatement vers le commanditaire. Il souhaite peut-être effacer toutes traces de ses actes pour qu'on ne remonte pas jusqu'à lui. Cela peut expliquer le contrat si généreux, s'il ne compte pas l'honorer. Il peut préférer payer un solo pour nous supprimer nous. À tous les coups, nos têtes valent beaucoup moins que les quatre que nous avons fait sauter. Depuis notre dernière cible, si on voit de la poussière soulevée au loin par un véhicule, on s'arrête immédiatement ou on prend la direction opposée.

La région a une atmosphère plutôt Far West que Middle West depuis l'indépendance proclamée par les grandes corpos. Le pays est plat. La vue porte étonnamment loin et nous permet de distinguer la mégapole couverte de son éternel dôme sombre, à des dizaines de kilomètres : Night City, la deux fois bien nommée. Cette ville imaginée par Richard Night à la gloire de la technocratie lui a échappé. Aujourd'hui, on retient surtout que cette ville ne voit plus le jour sous la poussière et la pollution que le soleil peine à percer, les meilleurs jours ; pas comme aujourd'hui. On patauge dans les cendres de l'ancien monde que le nouveau recouvre à vitesse grand V. Nous traversons rapidement le quartier d'affaires. C'est agréable de ne pas avoir besoin de regarder par-dessus son épaule constamment. Ici, personne ne se risque à un coup d'éclat. Au moindre geste mal interprété par les algorithmes qui se cachent derrière chaque caméra, les polices privées tirent, effectuent les sommations et ensuite posent des questions. Toujours dans cet ordre. D'ailleurs, c'est bien le seul endroit de Night City où l'on peut parler d'ordre.

Le dernier building était à peine derrière nous que les avenues relativement entretenues et éclairées, parsemées de grosses berlines blindées aux vitres teintées, se transforment en rues crasseuses encombrées de juggernauts et autres punknaughts. Les gangs affectionnent particulièrement ces véhicules puissants, plus ou moins armés et renforcés, pour leurs interventions. Certains tiennent plus du tank de combat que de la voiture. Le Code de la route est parti en fumée. Tout comme ceux qui étaient censés le faire respecter. Nous, on fait profil bas et on recommence à surveiller nos arrières. Nous évitons soigneusement tout regard de travers aux poseurs qui pourraient mal interpréter nos intentions. Pas évident pour Ric qui n'a pas l'habitude de baisser les yeux. Nous slalomons sur les trottoirs, entre les stands de rue où tout se vend et s'échange, même les soins médicaux pratiqués par les charcudocs. On ne demande jamais à un « doc » ses diplômes ni son autorisation d'exercer. Si vous y êtes, c'est que vous n'avez plus le choix et vous devez faire confiance aux progrès de la chimie pour compenser le manque d'hygiène.

Notre commanditaire nous avait donné une adresse où le trouver. Nous n'avions pas de délai ni de jour précis pour le rencontrer, mais il avait indiqué y avoir un bureau permanent. Nous connaissons le chemin comme si c'est chez nous. Dans le cas contraire, deux spots dressés vers le ciel vous indiquent la route de loin. En quarante minutes, on se tient devant l'équinoxe, plein à péter de lumières, de junkies, et de musique électro à fond. C'est le nom du bar qui devait être le plus cool des quartiers ouest. Il fut prometteur, avant d'être gangrené par la lie de cette ville. Quand vous voyez le bâtiment néo-antique kitch se dresser face à vous, aussi gracieusement qu'un temple grec, ça fait quelque chose. Même s'il n'y a plus la moitié de ces crétins qui savent encore ce qu'était un temple ni où se trouvait la Grèce. Deux colonnes blanches encadrent l'entrée du lieu. Sur le toit, les deux spots de lumière crue les prolongent vers le ciel pour renforcer son imposante beauté. La frontière de l'équinoxe est sans doute la plus dangereuse de tout ce jeune État. Du genre de celle qu'on ne viole pas. Elle est signifiée par la présence des frangins Hein et Ken. Véridique, c'est comme je vous le dis et si ça vous donne envie de rire, faut être sûr que vous n'avez plus besoin de vos dents ou qu'un charcudoc en a en stock et à bon prix. Les deux physionomistes font des miracles de clairvoyance pour filtrer l'entrée. Votre face ne leur revient pas, ils vous la refont façon puzzle, sans avoir froissé leur veste en synthécut. À moins de diriger une corpo, il n'y a plus assez d'animaux pour posséder des vêtements en cuir. D'ailleurs, il n'y a plus assez de rien de naturel, presque tout est synthé-quelque chose.

Tout ce qui se passe à l'équinoxe reste à l'équinoxe, mais il arrive que l'équinoxe éclabousse un peu le trottoir, comme c'est le cas pour ce pauvre fixer qui a dû proposer la mauvaise came à la mauvaise personne et se fait gicler du bar au moment où on arrive. Si les frangins sont de mauvais poil, il faudra peut-être remettre notre entrevue à demain. Les fixers sont

pourtant des professionnels du jeu d'influence. Il faut toujours avoir le numéro d'un ou deux types comme ça dans votre communicateur. Ils peuvent absolument tout vous dégotter, tant que vous pouvez y mettre le prix. Parfois, cela peut vous sauver la vie. Ça va de la petite indulgence envers un type dont vous avez écrasé le pied sans faire attention jusqu'à une identité complète et une extraction militaire dans les cas d'extrême urgence. En gros, ils sont votre contact dans le milieu et votre assurance vie, mais il faut bien les choisir, pas comme ce débutant dont la carrière semble compromise. Je tiens fermement mon sac sur le dos. J'essaie de donner l'impression d'être cool et pas défoncé. Je ne prends du Dorph que quand j'en ai besoin. Question d'efficacité. Ric, lui, porte sa tête de Ric, impassible, comme d'habitude. Ça se voit qu'on est là pour affaire, nous entrons sans problème, lui avec son Colt, et moi avec mon monofilament. Rien d'extravagant ni qui attire l'attention. J'ai acquis cette lame aux cartes, face à un solo qui a été bon perdant. Son tranchant est formé d'une seule ligne d'atomes de l'alliage militaire qui compose sa lame ; redoutable au corps à corps.

Ô, mes amis, si vous voyiez cette engeance à l'intérieur. Dès l'entrée, un type complètement parti semble admirer Gogre et tous ses anges et ses saints dans ses bottes. Sur une estrade qui fait la longueur de la salle, les stripeuses aux tatouages sous dermique clignotant bougent leurs corps irréels, affublés d'appendices fétichistes animaliers, sur des barres en métal. La tendance du moment semble être les griffes et les queues de tigresses. C'est de la pure folie. Les fixers attendent les clients ou les coups de fil. Les solos drinkent du synthémasc ou sniffent du metcath. Ils auraient sniffé du verre pilé si vous leur aviez dit que ça augmente les réflexes. Je balaie la salle des yeux et je le vois, là-bas, au fond. Je marche dans sa direction, suivi par Ric, et attends un signe de sa part, pour savoir si le moment est bien choisi. Quand il opine de la tête, je m'approche franchement. Le type nous invite à sa table. Les deux gars derrière lui ont une déformation anormale de la veste. Soit une énorme tumeur à l'estomac, soit une arme automatique. Mortel dans les deux cas. Un coup d'œil rapide à Ric m'indique qu'il a scanné toute la scène autour de nous. Je suis rassuré et je salue poliment notre hôte en tirant une chaise pour m'asseoir.

— Vous avez été absent longtemps. Je croyais ne jamais vous revoir. J'ai bien failli envoyer un deuxième homme pour faire le travail et vous voilà en chair et en os.

Cette remarque n'a plus le même sens qu'avant ; beaucoup plus premier degré. Aujourd'hui, elle signifie que mon corps est intact et que je n'ai pas eu à en remplacer une ou plusieurs parties ni que j'ai succombé au désir de l'augmentation. Je repense un instant aux sbires qui ont essayé de nous faire la peau sur le retour et à mes suspicions. Je décide que ce n'est pas le moment de faire du grabuge. Je réponds poliment en poussant doucement mon sac ouvert devant lui.

— On n'est pas du genre à foncer tête baissée. Ça nous réussit plutôt bien jusqu'à maintenant. Ça doit avoir un rapport avec le fait qu'on est toujours en vie.

Il sort du sac les quatre microprocesseurs qu'il identifie avec un lecteur de puce et sourit.

— Bien, je vois que vous les avez eus tous les quatre. Ces cyberpsychos posaient des problèmes. Il fallait les arrêter.

— Je n'ai rien demandé. Vous payez assez pour éviter d'avoir à répondre à des questions.

— Parfait, alors on en a fini pour cette fois. Commandez à boire au bar et mettez-le sur ma note.

Le type pousse devant moi un crédit-tube, chargé à trente-deux mille, comme prévu. Je le laisse devant moi sans y toucher.

— Pas tout à fait. On a eu un problème avec le dernier. Il nous a proposé le double pour supprimer le commanditaire de son contrat.

Il rit. D'un rire forcé, trop bruyant, pour montrer son détachement. Nous, on serre les dents.

— J'imagine la tête qu'il a faite quand vous avez refusé.

— On l'a exécuté, comme prévu. Mais il a payé d'avance et on honore toujours un contrat.

Je finis à peine ma phrase que le bras métallique revêtu de synthépeau de Ric vide deux cartouches sur les gardes du corps derrière la table. Leurs yeux écarquillés traduisent la stupéfaction et une douleur dont le cerveau n'a pas encore assimilé la provenance. Ils n'ont pas encore touché le sol quand mon monofilament tranche la gorge du type assis en face de moi. La coupure nette et béante emporte un filet de sang dans la foule en transe sous les spots

multicolores. La scène a pris moins de deux secondes et n'émet pas le moindre son humainement audible dans le vacarme ambiant.

Après ça, on ne perd pas de temps pour éviter les histoires. On ne veut pas être tricard dans ce rade. Le colt équipé d'un silencieux regagne son holster et ma lame son étui. Je ramasse le crédit-tube et nous partons sans commander notre verre gratuit. C'était une putain de soirée d'hiver, mais qu'est-ce qui différencie une putain de soirée d'une soirée normale à Night City ?